

# Constantinople et la Hongrie dans le cycle des *Sept sages de Rome*

*Levente Seláf*

Université Eötvös Loránd de Budapest

Constantinople est un élément très important de la mappemonde symbolique de la littérature française médiévale. Nous la retrouvons dans les traditions épique et romanesque à plusieurs reprises, déjà dans la période qui a précédé la prise de Constantinople par les guerriers de la quatrième croisade, et surtout après. Byzance, héritière de l'empire romain, pôle opposé des empires d'Occident, apparaît constamment dans des récits très divers comme lieu de l'action ou élément d'une comparaison, en tant que symbole de pouvoir, de somptuosité, de sagesse ou de luxure. La Hongrie n'a jamais eu un rôle symbolique aussi important dans cet univers littéraire, mais elle apparaît avec une fréquence étonnante dans des textes de diverses natures, et souvent attachée à Constantinople.

C'est cette jointure de ces deux lieux qui nous intéresse ici. Plusieurs textes témoignent de leur proximité symbolique, non seulement géographique, comme *Florence de Rome*, où le roi Othon préfère accorder la main de sa fille au fils du roi de Hongrie au lieu du vieux roi de Constantinople<sup>1</sup>. Dans le roman de *Clariss et Laris*, Saris, roi de Hongrie, chevauche à la tête de ses troupes constitués de soldats grecs<sup>2</sup> ! Selon certaines versions de sa légende, saint Martin, originaire de la Pannonie, aurait reçu son éducation à Constantinople<sup>3</sup>. Claude Roussel

---

<sup>1</sup> Cité par Claude Roussel, *Conter de geste au XIV<sup>e</sup> siècle. Inspiration folklorique et écriture épique dans La belle Hélène de Constantinople*, Genève, Droz, 1998, p. 130.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>3</sup> Déjà la *Historia Sanctorum Septem Dormientium* indique comme lieu de l'éducation de saint Martin Constantinople, au lieu de Pavie, proposé par Sulpice Sévère. Péan Gastineau dans sa *Vie de Saint Martin*, raconte également l'éducation du futur saint à Constantinople : en matière de chevalerie son maître sera l'empereur, dans les affaires spirituelles Paul, archevêque

dans sa monographie consacrée à la *Belle Hélène de Constantinople* évoque plusieurs cas semblables, surtout parmi les textes qui contiennent le motif de la fille à la main coupée. L'interchangeabilité possible de Constantinople et de la Hongrie est suggérée par la grande fréquence des récits contenant ce motif, attachant la fille soit à la Hongrie (*La Manekine* ; *Istoria de la fiyla del rey d'Ungria* ; *De Alixandre, roy de Hongrie, qui voulut espouser sa fille*) soit à Constantinople (*Belle Hélène*), ou confusément aux deux (comme la généalogie de Sagremor). Claude Roussel s'interroge sur les raisons de l'apparition des deux lieux géographiques dans les histoires proches de la *Manekine* dans un contexte plus large : ainsi il observe qu'à l'origine (dans les premiers textes contenant le motif central de la *Manekine*) l'un ou l'autre est opposé à la Grande Bretagne (Angleterre ou Écosse), lieu où l'héroïne trouvera son époux, mais c'est à Rome, finalement qu'ont lieu les grandes retrouvailles, la Grèce-Hongrie et les Îles Britanniques apparaissent comme les limites symboliques de la Chrétienté, opposées à son centre spirituel, Rome<sup>4</sup>. Cette interprétation (la Hongrie et Constantinople comme limites orientales du monde chrétien) me semble valable pour plusieurs textes, et pour cette raison je trouve intéressant de regarder leur rapport dans un groupe de textes dont la référence géographique essentielle est la ville de Rome.

La mention d'un toponyme dans un contexte spécifique peut être un fait du hasard, une simple réminiscence littéraire. Et même s'il s'agit d'un élément intertextuel significatif, d'un renvoi volontaire à un texte précis, le toponyme n'est pas forcément chargé d'une valeur symbolique particulière. Certains noms, géographiques et autres, errent dans les textes médiévaux, sans qu'on

---

de Constantinople. Cf. *Leben und Wunderthaten des heiligen Martin, altfranzösische Gedicht aus dem Anfang des XIII. Jahrhunderts von Péan Gatineau aus Tours*, éd. Werner Söderhjelm, Stuttgart, 1896.

<sup>4</sup> C. Roussel, *Contes de geste au XIV<sup>e</sup> siècle.*, op. cit., p. 140. Anna Arató a choisi un autre contexte, le corpus des récits contenant le motif de la fille à la main coupée, complété par deux anecdotes d'André le Chapelain, et se demanda pourquoi la Hongrie est attaché si fortement à ce motif. Selon la conclusion de son article la Hongrie a un rôle symbolique très simple ; elle est choisie comme un pays lointain, étranger, mais pourrait être supplantée par n'importe quel pays ayant les mêmes caractéristiques. Cf. Anna Arató, « "Onques feme de son eage / Ne fu tenue pour si sage". Le motif du roi de Hongrie et de la princesse hongroise dans quelques récits médiévaux », In : *Byzance et l'Occident : Rencontre de l'Est et de l'Ouest*, éd. Emese Egedi-Kovács, Budapest, ELTE, 2013, p. 11-18. Par rapport à cela Claude Roussel a identifié une fonction plus précise de la Hongrie comme limite orientale de la chrétienté : elle symbolise avec Constantinople et la Grande Bretagne « les désordres des confins », opposée au centre rayonnant qui est Rome.

puisse trouver une raison ou une origine précise à leur apparition. Il n'est pas exclu que l'apparition du couple Constantinople-Hongrie ne soit due qu'à la récurrence fréquente des deux, sans qu'on trouve une raison particulière à leur combinaison. Dans ce qui suit j'essaie d'esquisser une explication de la présence et du rôle de ces deux lieux géographiques dans le cycle romanesque des *Sept sages de Rome*.

Le *Roman des sept sages de Rome*, roman à tiroirs d'origine orientale, datable du XII<sup>e</sup> siècle, truffé de différents récits exemplaires, a provoqué l'écriture de tout un cycle romanesque attaché au premier élément par une chaîne généalogique, par la mise en écrit des aventures de générations successives de monarques romains et byzantins. Six suites ont été composées jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle en ancien français (*Roman de Marques*, *Roman de Laurin*, *Roman de Cassidorus*, *Roman de Helcanus*, *Roman de Pelyarmenus*, *Roman de Kanor*), tandis que plusieurs mises en prose, remaniements et traductions du roman initial ont été écrits en langues diverses<sup>5</sup>.

Je me suis occupé de ce cycle dans deux études, les deux consacrées à l'usage des motifs de la matière de Bretagne dans certains romans du cycle (*Marques*, *Cassidorus* et *Kanor*, représentant chacun un épicycle différent du texte<sup>6</sup>). Je me suis attaché à démontrer l'hypothèse selon laquelle le *Roman des sept sages de Rome* est un texte appartenant au corpus des récits de la « matière de Rome », telle qu'elle a été définie par Jean Bodel. Le *Roman des sept sages* traite des vertus de la sagesse, des compétences cléricales, de la ruse féminine,

<sup>5</sup> Voici les éditions des suites auxquelles je fais référence dans cette étude : *Marques, li senechaus de Rome, romanzo francese del 13. secolo*, éd. Bruno Panvini, Soveria Mannelli, Rubbettino, 1993 ; *Le roman de Laurin, fils de Marques le sénéchal, Text of MS. B.N. f. fr. 22548*, éd. Lewis Thorpe, Cambridge, Heffer, 1958 ; *Le roman de Cassidorus*, éd. Joseph Palermo, Paris, Picard, 2 t., 1963-1964 ; *Le roman de Helcanus*, éd. Henri Niedzielski, Genève, Droz, 1966 ; "Le roman de Pelyarmenus": *A Preliminary study and partial edition of an unpublished thirteenth-century prose romance*, éd. Lorna Bullwinke Brodtkorb, Ph.D, Yale University, New Haven, 1965 (édition partielle) ; *Le roman de «Kanor» : édition critique d'un texte en prose du XIII<sup>e</sup> siècle*, éd. Meredith Tilbury McMunn, Ph.D., University of Connecticut, Storrs, 1978. J'ai utilisé les éditions critiques des textes, lectures que j'ai complété pour le *Roman de Pelyarmenus* avec celle des manuscrits BNF français 22549 et français 22550.

<sup>6</sup> Levente Seláf , « Vassaux et rivaux : les rapports de force entre les matières épiques de la littérature française médiévale », In : éd. Brigitte Burrichter – Laetitia Rimpau, *Diener – Herr – Herrschaft? Hierarchien in Mittelalter und Renaissance*, Heidelberg, Winter, 2009, p. 19-36 ; Idem, « A breton mondakör motívumai a Roman de Kanorban » [Les motifs arthuriens dans le *Roman de Kanor*], In : *La Joie des Cours. Études médiévales et humanistes*, éd. Krisztina Horváth, Budapest, ELTE Eötvös kiadó, 2012, p. 225-234.

contrairement à la matière arthurienne « vaine et plaisante » selon Jean Bodel, mais les éléments successifs du cycle attribuent un rôle de plus en plus grand aux exploits chevaleresques.

Il n'est pas du tout évident de percevoir une vision cohérente dans l'amalgame qu'est la suite des romans du cycle, et plusieurs semblent ignorer ou nier les faits passés dans les séquences précédentes. Mais je pars de la considération que les contraintes de la matière choisie, et le devoir de suivre le modèle de leurs prédécesseurs ont obligé les auteurs à observer quelques règles de base dans l'agencement des événements. La concurrence des sagesses féminine et cléricale, et celle de la chevalerie et de la sagesse cléricale (la *clergie*) sont au cœur de chaque roman, et je suppose que les changements d'aspect et de symbolisme géographique des volets successifs du cycle ne sont pas fortuits.

Le monde géographique des romans du cycle devient de plus en plus vaste et le fil de la narration devient de plus en plus compliqué. D'un début entièrement statique, où nous assistons à la narration des récits exemplaires dans le cadre d'un procès, en passant par la combinaison de scènes où les protagonistes apparaissent comme narrateurs et des éléments de romans d'aventures, on arrive à la fin du cycle à un amalgame d'aventures de plusieurs personnages d'importance égale, qui parcourent une grande partie de la terre connue par les auteurs. Rome et Constantinople restent les deux scènes les plus importantes du cycle, mais avec des fonctions toujours quelque peu différentes.

Le premier élément du cycle des *Sept sages de Rome* existe en plusieurs versions. La version A, en prose, qui précède les autres éléments du cycle dans les manuscrits cycliques place l'action tout simplement à Rome et ne parle pas du tout de Constantinople. L'empereur fait venir les sages dans sa ville, et quand ils reçoivent l'ordre d'éduquer son fils, décident d'écarter le prince de Rome, afin de lui assurer les meilleures conditions d'apprentissage :

Il pranent conseil entre euls qu'il ne le laisseront pas a Rome, car il i porroit bien aucune mauvese parole de borjoise ou de chamberiere ou de mauvés garcon aprendre. Il esgarderent un vergier hors de Rome a une liue pres. Cil vergiers tenoit une liue en touz sens et estoit plantez en touz sens de bons arbres et de toutes les bones fontaines que l'en seüst deviser. En mi cel vergier esgarderent un biau leu et bon et convenable, et firent fere une meson bele et quarree et granz chambres derrieres et beles loges devant<sup>7</sup>.

Rome apparaît donc aux sages comme un lieu où le futur monarque court le danger d'aviilissement : on peut y fréquenter des gens vils, issus des couches

<sup>7</sup> Édition de Hans R. Runte, voir <http://myweb.dal.ca/hrunte/FrenchA.html>.

basses de la société. La ville dangereuse est opposée à un verger, à un *hortus conclusus* idéalisé, qui sera le lieu optimal pour acquérir la sagesse cléricale.

La version K, en vers, qui est antérieure à A, procède différemment. Ici Constantinople apparaît une seule fois dans le monde géographique du roman. Mais justement, l'empereur romain réside à Constantinople, c'est là qu'il invite les sept sages de Rome : « En Constantinoble venoient/ li .vii. Sagē, et descendoient/ en la plache desous .i. pin. » (v. 283-285)<sup>8</sup>. Une fois que l'empereur a confié aux sages l'éducation de son fils, futur protagoniste du roman, ils retournent à la ville de Rome où l'éducation aura lieu. Ainsi Rome, centre de la sagesse est opposé à Constantinople, centre de l'administration et du pouvoir. La nouvelle impératrice, marâtre du jeune disciple des sept sages, essaie de convaincre son mari de rappeler son fils avec comme argument de pouvoir apprendre la courtoisie et suivre les modèles chevaleresques à Constantinople : « Ja fust il miels en cest païs/ que a Romme, che m'est avis,/ et si veïst chevaleries/ et apreïst des cortoisies. » (v. 443-446)<sup>9</sup>.

Curieusement dans la suite du cycle nous voyons une répartition des rôles entre ces deux villes, Rome et Constantinople, semblable à celle qu'on observe dans la version K. Le livre récent de Rima Devereaux a consacré un chapitre au rôle de Constantinople dans le *Roman de Marques*, deuxième élément du cycle<sup>10</sup>. Selon Devereaux le narrateur rend manifeste dans la figure du protagoniste, Marques, sénéchal de l'empereur – fils de Caton qui est un des sept sages – l'incarnation des vertus romaines. Mais tandis que Marques apparaît à Rome comme un modèle de sagesse laïque, lors de son voyage à Constantinople il fait preuve de vertus chevaleresques. Donc dans ce roman le lieu de l'action principale, de la sagesse cléricale, et le siège de l'empereur Fiseus (ancien disciple des sept sages, devenu empereur à la suite de la mort de son père) est Rome, tandis que Constantinople est une ville autonome, siège d'un empire indépendant, où Marques accomplira des faits d'armes glorieux et fondera sa propre dynastie. Ici c'est Constantinople qui est dédoublée : non loin de la ville impériale se trouve un site idéal, le Beau Manoir, un verger où habite Laurine, sœur de l'empereur de Constantinople, qui deviendra l'épouse de Marques. La deuxième partie du roman décrit le

<sup>8</sup> Mary B. Speer, *Le Roman des sept sages de Rome. A Critical Edition of the Two Verse Redactions of a Twelfth-Century Romance*, Lexington, French Forum, 1989, p. 120.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>10</sup> Rima Devereaux, *Constantinople and the West in medieval French literature: renewal and utopia*, Cambridge, D. S. Brewer, 2012, p. 131-156. L'auteur parle dans le même contexte des poèmes de Rutebeuf qui mentionnent Constantinople.

procès contre Marques, faussement inculpé d'avoir rendu enceinte la fille de l'empereur de Rome après son retour. Le procès qui se déroule dans le cadre d'un échange d'*exempla* d'une part par l'accusatrice (l'impératrice), et d'autre part les défenseurs de Marques (les sept sages), permet une présentation double de la motivation des actes du sénéchal, et ainsi du roman intégral. L'impératrice romaine accuse Marques, motivé par sa volonté d'accaparer le pouvoir impérial de Rome d'avoir dépucelé la princesse, fille de l'empereur Fiseus. Cette accusation est soutenue par les actes de bravoure accomplis par Marques à Constantinople et la séduction de la sœur de l'empereur de Constantinople par le sénéchal. Les exemples racontés par l'impératrice ont pour fonction de prouver que l'unique intérêt de Marques est d'augmenter son statut social, ainsi l'empereur de Rome ferait mieux de ne pas se fier à lui. Mais selon Devereaux le voyage de Marques à Constantinople reste un motif secondaire du roman, ce n'est qu'un détour momentané et son retour à Rome signifie en réalité son refus de la ville (comme lieu et symbole du pouvoir) et de la femme (comme objet de convoitise). Bien que marié, Marques se comporte selon l'idéal de chasteté chrétien, et il réconcilie en lui-même les vertus cléricales et chevaleresques par son refus personnel du pouvoir : ce n'est que le fils né de son mariage qui héritera de son oncle le trône de Constantinople. Dans ce récit Constantinople ne peut pas supplanter l'Occident décadent : Marques retourne à Rome après son aventure orientale et n'utilisera pas la ville orientale comme outil du renouveau spirituel de l'empire occidental.

Nous pouvons confirmer cette analyse dans la mesure où l'élément suivant du cycle, le *Roman de Laurin* commence encore à Rome, et le début de l'intrigue contient une nouvelle conquête de Constantinople, usurpée par un roi de Grèce Syrrus, qui prétend que Laurin n'est pas l'héritier légitime de l'empire, parce qu'il est bâtard, étant conçu avant le mariage de Marques et de Laurine, ici présentée comme la fille (dans *Marques* elle était la sœur) de l'empereur de Constantinople. Mais dans la suite Marques se comportera comme un chevalier parfait, et ses vertus cléricales célébrées dans le *Roman de Marques* (sagesse et amour de la chasteté) sont reléguées à l'arrière-plan. Un nouvel amour le subjuguera, et il gagnera la main de la princesse d'Aragon et le trône d'Aragon par ses qualités courtoises et chevaleresques. Le *Roman de Laurin*, bien qu'il attache une grande importance à Constantinople, au lieu de se restreindre à la partie orientale de la Méditerranée, s'ouvre déjà au reste de l'Europe qu'il présente comme un monde féodal avec des villes et royaumes pour la plupart attachés par des liens de parenté ou de vassalité à Rome ou à Constantinople. Il est certain que la prise de Constantinople décrite dans

le roman fait écho à la prise de la ville par les alliés de la quatrième croisade, et joue un rôle essentiel dans le symbolisme du roman, mais il est également certain que la grande coalition occidentale et la nouvelle conquête orientale des croisés, ainsi que la volonté de dépasser son modèle, le *Roman de Marques*, ont poussé l'auteur vers un élargissement du monde romanesque dans l'espace. L'invention la plus célèbre du *Roman de Laurin* est le voyage de son protagoniste et de son père, Marques, accompagnés de plusieurs seigneurs orientaux de leur entourage, à la cour du roi Arthur, à la manière d'Alixandre et de Cligès chez Chrétien de Troyes<sup>11</sup>. Les volets suivants du cycle ne font que rajouter encore quelques lieux à ce monde déjà assez vaste, et essaient de contrôler les aventures multiples de la descendance de Marques, de Fizeus, son suzerain, empereur de Rome, et de leurs amis, rivaux et vassaux.

Le *Roman de Cassidorus* raconte les aventures du héros éponyme, fils de Laurin selon le *Roman de Laurin*, mais ici présenté comme son petit fils. Cassidorus est empereur de Constantinople et se marie en premières noces avec la fille du prince sarrasin de Galilée. Plus tard, croyant sa femme morte, il accepte d'épouser l'impératrice de Rome qu'il avait auparavant secourue contre ses barons révoltés. Ainsi il monte sur le trône de deux empires en les joignant en sa personne, mais le symbolisme des deux grandes villes observé dans la *Roman de Marques* est ici entièrement inversé : c'est à Constantinople que nous trouvons sept sages, à l'image des sept sages de Rome de la génération antérieure, et Rome sera la scène de faits guerriers : y séjourner permettra à Cassidorus d'exceller comme chevalier et stratège. La nouveauté du symbolisme géographique du roman est l'apparition, comme fonction positive, d'une princesse sarrasine, la première épouse de Cassidorus. Ainsi contrairement à ce qu'on pourrait attendre, les mondes chrétien et sarrasin ici ne sont pas opposés.

Le *Roman de Helcanus* et le *Roman de Pelyarmenus* poursuivent l'histoire de Cassidorus et de ses fils issus des deux mariages. L'action se déroule parallèlement sur plusieurs scènes, selon les errances des protagonistes multiples. Cette technique de la narration reproduit le modèle des grands romans arthuriens en prose et permet d'incorporer de nouveaux lieux géographiques dans la narration. Dans *Helcanus* Cassidorus en quête d'aventures va, incognito, d'abord en Allemagne accompagné de son fils aîné, Helcanus. Le séjour en Allemagne, dans un château-fort d'une dame âgée, témoin d'une partie des événements du *Roman de Marques*, permet au

<sup>11</sup> Cf. Richard Trachsler, *Disjointures – Conjointures. Étude sur l'interférence des matières narratives dans la littérature française du Moyen Âge*, Tübingen-Bâle, Francke, 2000, p. 211-232.

narrateur d'évoquer les grandes lignes de l'histoire de Marques. Le choix de l'Allemagne pour cette scène est assez étonnant, mais pour l'auteur il est naturel qu'une dame noble de ce pays puisse séjourner à la cour de Constantinople. Le roi d'Allemagne réside à Aix, et Mayence est gouvernée par un prince. Les noms portés par les chevaliers allemands (Daphus, Frémor) ressemblent aux noms latins et grecs des romans antérieurs du cycle, sauf celui du roi, Alain de Mayence. Quand une querelle à propos d'un héritage est résolue par la vaillance et la sagesse de Cassidorus, les seigneurs allemands des deux partis deviennent ses vassaux. Je suppose que l'apparition de l'Allemagne comme scène du récit est motivée par l'écriture du roman dans une cour des territoires francophones appartenant au Saint Empire romain germanique. La quête des aventures continue en Espagne et en Aragon, on évoque la Provence, donc des territoires déjà parcourus par Marques dans le *Roman de Laurin*. Dans la lutte entre le roi d'Aragon (fils de Marques) et le roi d'Espagne les membres de la descendance de Marques s'engagent des deux côtés, et le roi d'Aragon reçoit aussi en renfort dix milles sarrasins de l'émir de Carthage<sup>12</sup>. Helcanus acquiert sa renommée en tant que chevalier grâce à ses exploits dans l'armée espagnole contre les Aragonais. Constantinople est en conflit avec Rome par les enfants de Cassidorus dans les deux villes : Pelyarmenus, son fils romain puîné, complotte contre son père et ses demi-frères pour devenir l'héritier de la couronne de Constantinople. Helcanus, le fils « grec » de Cassidorus le surmonte en toutes ses qualités. En simplifiant beaucoup le rôle symbolique des deux villes, telles qu'elles sont représentées par leurs personnages emblématiques, nous pouvons confirmer ce qu'on a observé dans le *Roman de Cassidorus* : Constantinople dépasse Rome en valeurs et vertus. La nouveauté introduite par ce roman est la figure féerique de Célydoine, qui ensorcelle Cassidorus et engendre avec lui un fils, appelé Celydus. Le verger comme lieu de l'amour est supplanté par un château enchanté. Celydus à son tour aura une aventure amoureuse avec une sarrasine, la sœur du roi d'Antioche, la femme païenne la plus sage du monde, qui sera encline à se convertir au christianisme.

La validité de la supposition de Joseph Palermo, selon laquelle Gui de Dampierre, comte de Flandre et marquis de Namur serait le commanditaire des quatre derniers romans du cycle (*Cassidorus*, *Helcanus*, *Pelyarmenus* et *Kanor*)<sup>13</sup>, permettrait de voir une motivation supplémentaire derrière le décor

<sup>12</sup> Parmi les chevaliers on trouve un marquis de Carcassonne, un duc de Naples, etc., donc nous observons un monde occidental divisé en seigneuries féodales.

<sup>13</sup> Le *Roman de Cassidorus* s'achève dans la version du manuscrit R de l'édition critique (Turin, Biblioteca Nazionale, 1650) par une dédicace à un certain Guion, comte de Flandre et marquis



constantinopolitain de ces romans et le rôle positif de cette ville en comparaison avec Rome : Gui a été le petit-fils de Baudouin de Flandre, premier empereur latin de Constantinople. Cela expliquerait le dénigrement du « romain » Pelyarmenus et l'importance de l'héritage byzantin, et éventuellement le rôle positif joué dans *Pelyarmenus* par le comte de Limbourg appelé Borleus, qui deviendra membre de la famille de Cassidorus. Renaud I<sup>er</sup> de Gueldre devint duc de Limbourg par son premier mariage en 1279, et il s'était remarié après la mort de sa femme avec Marguerite de Flandre, fille de Gui de Dampierre en 1286. Bien qu'il ait perdu le Limbourg déjà en 1288 dans une bataille contre le duc de Brabant, il pouvait mériter l'hommage de servir de modèle pour le personnage sympathique de Borleus.

En somme nous pouvons voir que le rapport entre Rome et Constantinople et leur rôle symbolique ont légèrement changé du début à la fin du cycle. La transposition du rôle principal à Marques a permis d'accentuer l'importance de Constantinople, et de la présenter comme un pôle positif vis-à-vis de Rome, dévalorisée. La présence des noms géographiques liés à la Flandre serait explicable par une volonté de plaire au commanditaire présumé, tandis que le reste des ajouts serait explicable par la volonté des auteurs successifs de surmonter leurs prédécesseurs en trouvant de nouveaux lieux pour l'action.

La Hongrie fait son apparition dans les *exempla* racontés dans les *Sept sages*, *Marques* et *Cassidorus*, dont plusieurs ont pour protagonistes des rois ou nobles de ce pays. Comme il s'agit de suites d'*exempla* (il y en a 15 dans les *Sept sages*, 14 dans *Marques* et 28 dans *Cassidorus*), le rôle du pays n'est pas grand, pas plus que celui d'un élément d'une énumération, dans la série des scènes des récits éducatifs. Les deux histoires mise en relation avec la Hongrie dans la version A des *Sept sages de Rome* sont *medicus* (le neveu d'Ypocras découvrir que la reine de Hongrie a conçu son fils avec quelqu'un d'autre que le roi) et *inclusa* (un chevalier trouve la dame de ses rêves dans la personne de la femme d'un châtelain de Hongrie) ; dans le *Roman de Marques* un sage raconte l'histoire du sénéchal du roi de Hongrie, désiré en vain et faussement inculpé par la reine d'avoir voulu coucher avec elle : une réécriture du motif de la femme de Poutifar, afin de prouver la méchanceté des femmes. Dans le *Roman de Cassidorus* il y a encore deux *exempla* dans lesquels le pays apparaît. La première fois quand le roi de Frise veut donner sa fille en mariage au roi de Hongrie, et que sa fille refuse, parce qu'elle est amoureuse d'un duc

---

de Namur que Joseph Palermo identifie avec Guy de Dampierre, cf. *Le Roman de Cassidorus*, éd. cit., t. 1, p. LII.

d'Athènes (chapitre XIX)<sup>14</sup>, et la seconde quand le dernier des sept sages, déguisé « en homme religieux », essaie de convaincre Cassidorus de ne pas tuer les traîtres (chapitre LXVIII)<sup>15</sup>. Ce conte parle du prévôt de Hongrie, exécuté par le roi parce qu'il a tué deux nobles, ses ennemis qui l'ont attaqué, sans attendre le jugement du roi. N'ayant pas eu de témoin, sauf son servent, le prévôt n'a pas pu se défendre, et le roi n'a pas cru jusqu'à ce qu'il ne l'ait pas fait écorcher vif, que le prévôt a tué les deux attaquants par autodéfense.

Dans les séries d'*exempla* le rôle essentiel des noms, géographiques et de personnes, était de donner crédit à l'histoire, de contribuer à sa force de conviction. La Hongrie fait parti des termes qui sont utiles à ce propos : connus par le public des romans, suffisamment peu pour servir de décor à des histoires surprenantes, en plus dans une zone géographique proche de la Grèce (au moins vu du Nord de la France), elle peut être utilisée comme point de référence dans les histoires. Bien sûr deux *exempla* sur 14, un sur 15, et deux sur 28 n'est pas beaucoup, mais beaucoup plus que rien.

Je n'ai pas encore parlé du *Roman de Kanor*, clôture du cycle, qui essaie de boucler les aventures de tous les protagonistes. Il commence par l'histoire des quatre fils nouveau-nés de Cassidorus et de l'impératrice de Rome (Kanor, Sycor, Domor et Rusticor), ensuite raconte l'amour entre Celydus et Alerie, la princesse d'Antioche, et introduit encore des éléments magiques de la matière de Bretagne dans la narration. Pelyarmenus et ses fils dirigent Rome, toujours en conflit avec Constantinople, puis seront vaincus par les Grecs. Kanor héritera après leur mort du trône de l'empire de Rome, tandis que Libanor, fils de Helcanus et de Nera deviendra à son tour empereur de Constantinople. Selon le roman, Libanor accomplira une ancienne prophétie, réunissant les quatre parties du monde sous son règne. Déjà dans ce roman, des monarques très illustres, comme le roi de Mède, le roi d'Inde, le prince d'Aquilée et celui de Nubie lui prêtent hommage de vassalité<sup>16</sup>, et une croisade gigantesque permet à Kanor et Libanor de vaincre la plupart des rois sarrasins et de convertir « à la loi de Rome » des centaines de milliers de païens. Ainsi le *Roman de Kanor* sera conforme au récit précédent : malgré le rôle principal de Kanor, à la fin ce n'est pas lui, l'empereur de Rome, mais

<sup>14</sup> *Le Roman de Cassidorus*, éd. cit., t. 1, p. 162-167. L'intrigue de cet exemplum ressemble à celui de la chanson de geste aventureuse *Florence de Rome*, sauf que les rôles sont renversés : là le vieux empereur de Constantinople est opposé au jeune prince de Hongrie, tandis que dans l'exemplum le duc d'Athènes sera jeune et aimé, le roi de Hongrie refusé.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 642-646.

<sup>16</sup> *Le Roman de Kanor*, éd. cit., p. 569.

son cousin Libanor, devenu empereur de Constantinople qui dépassera tout le monde en gloire et en qualités.

La nouveauté la plus intéressante du roman sur le plan de la géographie imaginaire nous paraît être, au moins pour notre propos, l'inclusion de la Hongrie qui apparaît à deux reprises lors de la narration. Au début les quatre jeunes fils de Cassidorus et de Fastye sont enlevés de Rome par un lion qui les dépose dans une forêt de la Hongrie, où un ermite, appelé Dieudonné, et leur nourrice Nichole, qui a suivi le lion miraculeux, les élèvent jusqu'à l'âge de sept ans, quand le roi de Hongrie les retrouve et accueille les enfants à sa cour<sup>17</sup>. Il est très intéressant de constater que l'auteur a emprunté à Chrétien de Troyes le motif de la rencontre du jeune Perceval avec des chevaliers qu'il prend pour des anges : ici les hommes du roi de Hongrie jouent le rôle symbolique des chevaliers de la Table Ronde. Les quatre enfants recevront une éducation courtoise exemplaire chez le roi Driffel, ce qui leur permettra de devenir des chevaliers parfaits. Le roi les perdra de vue pendant un certain temps, et ne les retrouvera que pour les secourir quand il seront en grand danger, assiégés dans un château par un comte qui veut se venger d'eux pour avoir tué son frère (chapitre XXII). La Hongrie et son roi réapparaissent à la fin du roman quand un conflit entre les devoirs de vassalité et d'amitié doit être résolu par Kanor et Libanor : ils doivent juger dans le conflit qui oppose le roi de Hongrie aux rois de Frise et d'Arménie qui l'ont attaqué et dépossédé de ses terres<sup>18</sup>. Selon le roi de Frise le conflit éclate pour deux raisons : d'une part le fils du roi de Hongrie tient en prison un frère bâtard du roi de Frise, d'autre part la femme du roi de Hongrie est issue du lignage de Syrus, roi de Grèce, qui a été usurpateur du trône de Constantinople dans le *Roman de Laurin*, donc provient d'une famille traditionnellement opposée à la descendance de Marques. Les deux empereurs doivent décider entre l'amitié (soutenir Driffel) et « l'orgueil du lignage »<sup>19</sup> (aider le roi de Frise), et font le bon choix, prenant le parti du roi de Hongrie et réussissant à réconcilier les deux rois (dont les membres de famille ont été coupables de manière égale de quelques méfaits envers l'autre). Dans une lettre, Driffel de Hongrie demande l'aide de Kanor, empereur de Rome, comme à son suzerain : « A mon tres chier seigneur

<sup>17</sup> Le nom de l'ermite Dieudonné et son rapport avec la Hongrie évoquent la chanson de geste intitulée *Dieudonné de Hongrie*, dont le héros éponyme devient roi de Hongrie. Elle est tardive, du XIV<sup>e</sup> siècle, donc il est possible que son auteur, qui a fait beaucoup d'emprunts aux œuvres antérieures, ait également connu le *Roman de Kanor*.

<sup>18</sup> *Le Roman de Kanor*, éd. cit., p. 578.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 582.

l'empereur de Ronme, je, Drifel, roy de Hongrie salut en telle amour... »<sup>20</sup>. Mais comme la Hongrie est attaquée par la coalition des rois d'Arménie et de Frise (la Phrygie), on voit sa position plutôt comme intermédiaire entre Rome et Constantinople, symboliquement et géographiquement assez proche des deux : une rivière appelée Yerlo la sépare de Constantinople et une grande forêt de Rome. Mais c'est plus compliqué que cela, parce que la Hongrie est quand même orientalisée : « Li bons rois de Hongrie avoit .i. baillif, qui estoit baillif de Mesopotanie et de trestoute la terre le roy »<sup>21</sup>. Cela dit le pays s'étend sur le Proche Orient<sup>22</sup>. Souvenons-nous de l'exemplum qui se trouve dans le *Roman de Cassidorus*, où la fille du roi de Frise devait choisir entre le roi de Hongrie et le duc d'Athènes : il est probable que le conflit entre Driffel et le roi de Frise est un miroitement des lieux géographiques liés dans l'exemplum, mais avec une autre répartition des rôles. En fin de compte l'auteur utilise l'histoire du roi de Hongrie pour y cacher deux références aux romans antérieurs du cycle.

On ne peut exclure non plus que le motif reflète une influence littéraire. Dans la chanson de geste *Parise la Duchesse* de la Geste de Nantueil nous trouvons la Hongrie dans un rôle similaire<sup>23</sup>. L'héroïne enceinte, chassée de son pays, arrive en Hongrie, où des larrons lui enlèvent son fils qui sera baptisé et élevé par le roi de Hongrie. Cette chanson de geste romancée ou « chanson d'aventures » est datée entre 1225 et 1250<sup>24</sup>, donc il n'est pas impossible que l'auteur du *Kanor* l'ait pu connaître, et que le motif provienne de cette source ; mais même si c'était le cas, le *Roman de Kanor* a préféré transformer son modèle : il n'a pas voulu marier la fille du roi de Hongrie à un fils de Cassidorus : un destin encore plus glorieux les attendait<sup>25</sup>.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 578.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 424.

<sup>22</sup> Le bailli de Mésopotamie, personnage très positif, mais qui est substitué par quelqu'un qui lui ressemble pour tromper Kanor et ses frères, s'appelle Gondri. Ce nom est fréquent dans les chansons de geste et désigne souvent des traîtres, larrons ou sarrasins. L'usage du nom peut être motivé par l'acte de tromperie qu'on veut commettre au nom du personnage, ou bien par la mention de la Mésopotamie, terre de sarrasins par excellence.

<sup>23</sup> Ilona Király a brièvement analysé cette chanson de geste. Selon elle son auteur avait des connaissances de première main concernant la Hongrie, cf. Ilona Király, *Szent Márton magyar király legendája*, Budapest, 1929, p. 21-22.

<sup>24</sup> *Dictionnaire des lettres françaises : le Moyen Âge*, éd. G. Hasenohr et M. Zink, Paris, Fayard, 1992, p. 524-525.

<sup>25</sup> Pour l'auteur de *Parise la Duchesse* un mariage entre la fille du roi de Hongrie et Hugues, petit fils d'Aye d'Avignon, qui fut la nièce de Charlemagne, n'avait rien de dégradant. Cf. *Parise la*

Et finalement, pour ne pas manquer de chercher une explication extra-littéraire, il faut évoquer que cette inclusion de la Hongrie parmi les scènes du roman n'est peut-être pas indépendante du fait qu'il ne restait plus beaucoup de potentiel non-exploré par le cycle dans la topographie traditionnelle des romans courtois : pour l'auteur de *Kanor* trouver des lieux non parcourus par les protagonistes des romans précédents du cycle n'était pas une mince affaire. Mais il pouvait être poussé à cette inclusion aussi par le contexte politique de la quatrième croisade. Marguerite de Hongrie, la veuve d'Isaac II Ange, a épousé en deuxième noce Boniface de Montferrat, un des chefs des croisés, et les relations avec la Hongrie avaient une importance primordiale pour l'Empire latin de Constantinople et les états voisins fondés sur les ruines de l'Empire byzantin et dirigés par les croisés tout au long du XIII<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, gardons-nous d'essayer de voir dans le roman une représentation allégorique précise des rapports de force compliqués de l'Empire latin de Constantinople au XIII<sup>e</sup> siècle ; cela ne pouvait pas être le but de l'auteur<sup>26</sup>.

Concluons : Au cours du cycle le prestige de Rome va en se dégradant, tandis que celui de Constantinople augmente. Parmi les empereurs des deux monarchies, ceux de Constantinople sont nettement plus prisés. Rima Devereaux a raison concernant le rôle positif mais restreint de la ville dans le *Roman de Marques*, cependant un net changement s'opère dans les éléments postérieurs du cycle. Le glissement du pôle positif de ce monde imaginaire vers Constantinople se perçoit aisément, et fait voir le point de vue d'un cercle d'auteurs ou de commanditaires qui étaient fortement intéressés par l'Empire Latin de Constantinople. Le monde géographique du cycle s'élargit de roman en roman, et on note un intérêt grandissant pour la Flandre et les territoires avoisinants. La Hongrie, souvent citée avec la Grèce dans la littérature médiévale, apparaît dans le cycle d'une manière anecdotique ; d'abord dans plusieurs *exempla* racontés dans les romans à tiroirs du cycle, ensuite dans le *Roman de Kanor* comme un haut-lieu de la chevalerie, un pays allié à et dépendant de Rome, à mi-chemin entre Rome et Constantinople : un épisode essentiel de la vie des protagonistes les plus importants sera joué à la cour du roi de Hongrie et dans son entourage dans un roman qui, par ailleurs, multiplie les aventures et leurs scènes sur le continent et bien au-delà. Dans *Kanor* le pays est également attaché géographiquement à des royaumes orientaux comme la

---

Duchesse, éd. M. Plouzeau, Aix-en-Provence, 1986.

<sup>26</sup> L'absence des Bulgares, adversaires importants de l'Empire Latin, indique aussi qu'il ne s'agit pas d'une reproduction précise des relations politiques des Balkans au XIII<sup>e</sup> siècle.

Phrygie, l'Arménie (ses adversaires) ou la Mésopotamie (un état vassal), mais il n'est pas plus périphérique, plus exotique ou plus étrange que tous les autres lieux de l'action. Dans le monde symbolique des sept sages qui à la fois joint et oppose Rome et Constantinople, la Hongrie joue un rôle secondaire, mais assez significatif pour être présent du début jusqu'à la fin du cycle romanesque.